

## LE SENTIMENT DE LA NATURE

### DANS LES NOUVELLES D'HERVÉ BAZIN

J'ai choisi d'analyser le sentiment de la nature (au sens large, physique et humaine) dans les nouvelles d'Hervé Bazin car ce sujet m'a semblé bien répondre aux objectifs de ce colloque, c'est-à-dire, étudier les rapports d'un genre et d'un lieu en partant du postulat selon lequel

les éléments les plus profonds d'une œuvre littéraire sont souvent les plus enracinés dans un terroir et sont souvent exprimés dans les textes les plus brefs, les plus intenses.

Dans ce sens-là, Bazin est un homme de la nature : il a été marqué par une enfance campagnarde, il en a une connaissance lucide et intuitive assez vive pour y trouver des rapports importants entre elle et l'homme, élément naturel aussi. Armand Lanoux confirme :

il aime profondément, organiquement, viscéralement la nature<sup>1</sup>

Et, de l'ensemble de cette nature, se détache, très particulièrement, le nord-ouest "d'où nous viennent les pluies d'hiver, les pommes de terre de printemps, les ardoises, les rillettes" affirme J. Anglade<sup>2</sup>, qui ajoute :

Le paysage n'est donc pas un élément secondaire dans les récits d'Hervé Bazin. Il a sa vie propre, ses passions propres, son rôle propre<sup>3</sup>

M. C. Albrecht et M. R. Albrecht ont analysé avec sensibilité le sentiment de la nature dans les romans d'Hervé Bazin<sup>4</sup>. Il s'agissait pour moi d'examiner si ce sentiment est aussi important dans les nouvelles de Bazin, et si le réalisme de la description et la psychologie des personnages vont de pair, c'est à dire, si le personnage et le milieu constituent un

---

<sup>1</sup> Lettre reproduite par J. Anglade : *Hervé Bazin*, Gallimard, Paris, 1962, (p. 14).

<sup>2</sup> *Ibidem*, (p. 64).

<sup>3</sup> *Ibidem*, (p. 136).

<sup>4</sup> M.C. Albrecht & M.R. Albrecht : "La présence constante de la nature, de la campagne dans l'œuvre d'Hervé Bazin est capitale. Rien n'est oublié -ni le support aérien, liquide ou terrestre, ni les saisons, ni le cri, l'odeur ou la couleur" in "Le sentiment de la nature dans l'œuvre d'Hervé Bazin" in *Hervé Bazin. Actes du colloque d'Angers*, Presses de l'Université d'Angers, Angers, 1987, (p. 168).

élément indétachable dans la prose de Bazin, cet écrivain qui connaît si parfaitement les caractères humains. Hervé Bazin démontre-t-il l'interpénétration de la nature et des sentiments ? La nature, l'extérieur existent-ils indépendamment ou en fonction des héros ? Le décor, la nature, expliquent-ils le caractère d'une société ? Selon M. C. Albrecht & M. R. Albrecht

Il y a (...) de la simple remarque de caricature à la description des grands thèmes, de l'image au symbole, un phénomène d'assimilation de la nature humaine à la nature tout court<sup>5</sup>.

Comme Balzac s'était fait l'historien de sa Touraine natale et Flaubert de la Normandie, Bazin va, à son tour, enrichir la France littéraire d'une région supplémentaire et d'une autre humanité : l'Anjou.

Je me suis appliquée à l'analyse des récits situés explicitement par Bazin dans sa région natale dans ses deux volumes *Chapeau bas, nouvelles*<sup>6</sup> et *Le Bureau des mariages, nouvelles*<sup>7</sup>. Et j'espère pouvoir vous faire partager l'opinion de Maurice Genevoix :

Ce sont, je crois, les nouvelles d'Hervé Bazin qui permettent le mieux d'éclairer l'œuvre de ce grand romancier, ou si l'on veut, qui révèlent le plus vivement ses "éclairages", ses tendances profondes, son tempérament<sup>8</sup>

Ou celle de P. Moustiers :

Toutes les qualités majeures de Bazin-romancier se retrouvent dans la nouvelle. Cet art de faire mouche et de réussir lui convient admirablement. Ses dons de conteur, affranchis de tout plaidoyer, peuvent librement s'épanouir, et ses goûts de poète trouvent à s'exercer dans le raccourci du récit et la condensation d'écriture. À ce titre, on peut dire que "Le Bureau des mariages" est une réussite<sup>9</sup>

Dans ses nouvelles surtout, Bazin sait dégager - outre l'application du mot précis, voire technique pour chaque cas - la comparaison inattendue, la personnification insolite, le rapprochement, l'analogie, la concision... plusieurs procédés s'unissent pour composer l'œuvre d'art qui nous éblouit.

Le plus souvent, la haine de Bazin s'étend à toute cette région de l'ouest dans ses nouvelles. Il ne manque pas les occasions d'en railler la terre et ses habitants car la nature et les hommes s'unissent : Bazin recourt à l'analogie qui établit un lien entre le personnage et son milieu, son caractère et son enveloppe, le visible et l'invisible. La description peut dire beaucoup sur le caractère du personnage, la nature n'est jamais décrite seulement pour elle-

<sup>5</sup> *Ibidem*, (p. 174).

<sup>6</sup> Éditions du Seuil, Paris, 1963. Nos références ultérieures renverront à cette édition.

<sup>7</sup> Éditions Grasset, Paris, 1951. Nos références ultérieures renverront à cette édition.

<sup>8</sup> Cité par C. Macé & M.P. Séité: *Hervé Bazin*, Presses Universitaires de Bretagne (1971) (p. 225).

<sup>9</sup> P. Moustiers : *Hervé Bazin ou le romancier en mouvement*, Seuil, Paris, 1973, (p. 113).

même. Dans les nouvelles de l'ouest on se promène dans les villages, restés stationnaires, à l'écart pendant longtemps des grandes voies de communication. Ce sont des villages, des campagnes à l'horizon limité. Villages serrés autour de leur clocher bas (*Le bureau des mariages*, "Le grand méchant doux", p. 174) : leur site n'a rien de remarquable, rien de saillant non plus dans leur topographie ou leur architecture. On dirait que Bazin s'est ingénié à les créer les plus communs possible, pour justifier - d'une part - l'ennui qu'on ressent à y vivre et pour en faire - d'autre part - le type parfait, sans caractère particulier, de tous les villages perdus au fond de l'ouest. Les descriptions précises sont peu abondantes mais les notations exactes nous laissent deviner l'accord profond entre le paysage et les hommes<sup>10</sup>, car derrière la nature apparaît toute une galerie de personnages dont la peinture révèle chez l'écrivain une connaissance analytique de la société qui est la sienne. Bazin nous dénonce une société figée dans ses préjugés, qui "a hérité la curiosité et la méfiance"<sup>11</sup>, car il y a une morale qu'il ne faut pas chercher en des opinions explicites mais dans la manière d'exister des gens. Bazin peint la petite bourgeoisie de province avec une cruauté implacable : toute une société de notables, commerçants... bourgeois vulgaires et satisfaits, cloués dans leurs traditions, dans leur religion médiocre, dominés par le lucre, la cautele, l'égoïsme et dans tous les cas par le conformisme le plus plat ; il y a très peu de personnages qui ne s'expriment et ne se comportent par idées reçues. Dans la plupart des textes, Bazin nous montre des humains qui se détestent, des relations hypocrites<sup>12</sup>. Les autres - comme disait Sartre - ce sont l'enfer.

Dans d'autres occasions, dans "Il n'arrive jamais rien", par exemple, Bazin nous fait l'occasion de découvrir le monde de la petite bourgeoisie dans un événement qui est un des grands moments de l'existence, la noce, et l'écrivain se fait le témoin fidèle des mœurs de province :

C'est juste le moment où robes longues et pantalons rayés s'ordonnent pour le départ. La mariée tout en blanc, oui, tout en blanc et vaporisant du tulle autour d'elle, est déjà à son poste au bras de son papa l'inspecteur des Contributions directes Albert Dupontier. Impossible de lire quoique ce soit sur leurs visages<sup>13</sup> : ils ont tous deux la tête retournée vers la colonne où s'apparient le bientôt-gendre accolé à sa génitrice, puis Mme Dupontier pendue au cou de M. Cartin, puis des demoiselles et des garçons d'honneur, puis d'autres couples, tous composés d'une dame et d'un monsieur de chaque clan, les dames étant selon l'usage dans la race humaine parées des bruyantes couleurs qui chez les gallinacés<sup>14</sup> sont réservées aux mâles et l'exception, en l'occurrence, se résumant au bel uniforme de l'oncle colonel dont luisent les médailles, les galons et les épaulettes d'or (p. 175).

<sup>10</sup> Je suis de l'avis de C. Macé & M. P. Séité : "il observe et rapporte aussi fidèlement que possible (...) Son œil avide du détail précis sait relever avec habileté et vérité l'image qui épaulera la pensée et complètera l'atmosphère" (*Hervé Bazin*, éd. cit., p. 43).

<sup>11</sup> "La Raine et le Crapaud", (p. 226).

<sup>12</sup> "Les manies de ses voisins, leurs conserves de mites, leurs airs effarouchés l'agaçaient depuis toujours" (*Le bureau des mariages*, "Il n'arrive jamais rien", P. 150).

<sup>13</sup> Pas de sentiments, par conséquent, pas d'humanité chez ces gens-là, comme nous essaierons de le démontrer.

<sup>14</sup> Animalisation de ces personnages, car ils ne sont pas humains à proprement parler, ce procédé se répète souvent chez Bazin. Nous en verrons d'autres exemples.

Je partage l'opinion de C. Macé & M. P. Séité :

Conformisme écœurant de la bourgeoisie dont la piété n'est que prudente façade ou source lucrative de revenus (...) intransigeance féroce d'un sectarisme qui rend si pénible la vie dans les petites bourgades<sup>15</sup>

Dans d'autres occasions ce n'est pas la peinture rapide du bourg en général ou des grands événements de l'existence mais les intérieurs des maisons qui servent à caractériser les humains qui y habitent. Alors les décors ne sont pas non plus des toiles de fond muettes. Ils révèlent la personnalité et la vie des êtres. Dans "La poison", les "assiettes dépareillées" et la "chaise bancale qui vomissait sa paille", le "bol ébréché" (p. 112)... tout atteste non seulement la pauvreté, mais aussi le laisser-aller et le désordre. La description est ici un réquisitoire contre l'insouciance égoïste de Céleste. Dans "Mère Michel", les chats qui tiennent compagnie au protagoniste symbolisent l'apparente bienveillance (p. 200) de Michel qui cache, en réalité, une profonde cruauté envers ses semblables : "Du chat, il avait lui-même le caractère renfermé, l'allure honnête et la secrète hargne" (p. 192) ; cruauté présagée par l'épisode féroce, voire sanguinaire du serin (p. 209)<sup>16</sup>. Dans "Il n'arrive jamais rien", l'intérieur de la maison, les "meubles de famille" (p. 163), ainsi que "l'ouvrage" (p. 150) sont surtout symboliques. Ils caractérisent ceux à qui ils appartiennent : ils sont l'image de la situation inchangée de l'ennui de la protagoniste et ainsi ces objets accompagnent la protagoniste tout au long du récit afin de montrer qu'elle est incapable d'évolution psychologique. Comme cela, nous dit Bazin, l'histoire des hommes peut se lire dans l'histoire des choses, même les plus insignifiantes.

Dans "Chapeau bas" Bazin s'attaque à l'ostentation de la piété, de la vertu, voire au comportement hypocrite des petites sociétés closes de province. Cette idée de clôture<sup>17</sup> est symbolisée par un univers étouffant les membres qui composent cette société. Dans ce sens-là il est aisé de découvrir la peinture d'un horizon limité, une thématique de l'enfermement<sup>18</sup> : Le village de "Chapeau bas" est écrasé par "l'air chaud" (p. 9), la rue est "figée sous le soleil" (p. 14), "le sol (est) dévoré de chaleur" (p. 40), les chemins du village signifient l'opposé de l'évasion : pas d'oiseaux dans ce village, mais solitude totale, vide de la bourgade au moment de l'enterrement qui - sensible - accuse la haine des humains : "Les pavés criaient" (p. 23) ; la solitude et le vide s'associent au silence de cet univers : le glas est le seul son de ce trou car même "Le bruit des roues s'amortit, comme la vaine rumeur de la ville" (p. 26) et Bazin conclut : "Le glas, le soleil, la solitude s'acharnaient" (pp. 16-17). Pas de sentiments, pas d'humanité - par conséquent - dans ce monde, là où même les monuments inertes participent aux caractéristiques morales de leurs habitants :

<sup>15</sup> Hervé Bazin, *Éd. cit.*, p. 42.

<sup>16</sup> Nouveau réquisitoire contre Michel qui "détestait le genre humain" (p. 192).

<sup>17</sup> Que nous retrouvons dans l'intérieur de la maison de "Mère Michel" pour symboliser la solitude, l'égoïsme du protagoniste.

<sup>18</sup> Bien étudié par R. Garguilo: "La thématique de l'enfermement dans l'œuvre d'Hervé Bazin" in *Hervé Bazin. Actes du colloque d'Angers*, éd. cit., pp. 49-57.

la place Notre-Dame, vantée (...) par le guide Michelin et si purgée de toute vie, si monumentalement raide (p. 26).

Pas d'humanité, idée indiquée aussi pour définir les habitants du village dans son ensemble, c'est à dire, une impression de foule rendue non par l'évocation du fourmillement des corps mais pas le mouvement des couleurs des habits :

du noir, du noir montait, grand train, vers la haute ville (p. 35)

l'image aquatique exprime la même idée :

(ils) se découvraient, impressionnés par ce flot qui emportait de nouvelles alluvions (p. 38).

Ce thème de l'eau boueuse qui, d'habitude, est porteuse d'une vie élémentaire est ici tout à fait ambivalent car elle représente bien l'inhumanité des gens, plus loin animalisés :

le bourdonnement des coins de bouche, tout était couvert d'un immense piétinement et la queue du cortège en était encore au carrefour quand les roues du corbillard commencèrent à faire crisser le gravillon du cimetière (p. 39)

Ces gens définis comme un troupeau, sans idées personnelles, dominés par un instinct grégaire, deviennent, à la fin, une masse inanimée :

la foule tournait toujours, noire, nerveuse, courbée par instants sous une houle de murmures (pp. 45-46).

Les images de couleur, d'eau, d'animaux se rejoignent dans cette phrase qui clôt la nouvelle pour symboliser l'état de la petite bourgeoisie de province. Romain Rolland disait que le grand troupeau des hommes étaient les résignés. Hervé Bazin, lui, à la suite de Flaubert, définit ce troupeau de bourgeois de province comme des gens qui pensent basement et qui en même temps débitent les mots d'ordre rassurants de la morale la plus plate ; en effet, le péché d'Emma, la protagoniste morte de la nouvelle, est le même que celui des prostituées peintes par Maupassant ; l'écrivain s'interroge sur une destinée, un caractère, un comportement :

Qu'est-ce qu'elle leur avait donc fait, la vieille ?  
- L'amour, il paraît ! (p. 20)

L'écriture finit par démasquer l'hypocrisie des gens qui, d'un côté, causent la déchéance de filles qu'ils méprisent (seul leur sert de morale le souci de garder les apparences<sup>19</sup>), et, d'un autre côté, sont esclaves de l'argent.

<sup>19</sup> Comme l'atteste aussi la fin de "La Raine et le Crapaud" : le maire du village, riche propriétaire, jette à l'eau le nouveau-né ; son seul souci est de n'être vu de personne mais il ne ressent aucun remords : "Qui a vu le ventre clandestin de la citadine ? Au nom de l'écharpe, au nom de quarante hectares de terres saines, de cent vaches de pure race, Simon pinçe les lèvres et retourne le sac. Flocc !" (p. 233)

L'argent conduit tout dans la nouvelle car Nicolas et Maria ont répandu la rumeur que Emma "laisse trente millions" et "qu'elle les lègue à ceux qui auront assisté à son enterrement" (p. 44), à cette nouvelle, les petits bourgeois qui ne voulaient pas assister à l'enterrement, changent d'avis, parce qu'ils appartiennent à un monde où l'argent travaille et où l'argent tue.

L'exemple le plus frappant de cette dernière affirmation est, probablement, "Mère Michel" ; le protagoniste est vexé d'être volé par une mendiante,

Le voisin aurait fait bien mieux son affaire, le voisin eût été un bien plus scandaleux coupable (p. 202).

La "méchanceté" (p.193) de Michel désire être volé par un voisin - et non pas par une mendiante - car il aurait pu critiquer le voisin devant toutes les personnes du village, il aurait pu compromettre, ternir la réputation d'un voisin mais, une mendiante ? à quoi bon, quel intérêt à accuser une

mendiante, vaguement chiffonnière, ramasseuse d'escargots ou de muguet, mais surtout petite pillarde, clocharde de village, traînant une misère épaisse, croulante, nourrie un jour de détrit et le lendemain de volaille volée ? (p. 202).

Pour Michel le fait d'être honorablement connu - dans son entourage - du point de vue moral est de ne pas permettre d'être volé par une vieille clocharde ! cela nuirait à sa considération dans le village ! voilà pourquoi la seule solution possible pour résoudre le problème c'est d'empoisonner la pauvre femme.

Si "Chapeau bas" est la peinture de l'inhumanité (manque de sentiments, manque d'amour) de toute une bourgade, dans "La poison" nous assistons à la peinture de l'inhumanité mais incarnée dans le personnage de Céleste qui s'attaque - comme souvent chez Bazin - à la personne qui l'aime mais qui est faible : son mari.

Dans "Il n'arrive jamais rien", titre bien explicite, Bazin traite une autre forme d'inhumanité : non pas la barbarie des gens de province mais leur incapacité à maîtriser leur vie, l'ennui que l'on ressent à vivre dans ces bourgs : les faits sont rares dans ce récit et l'action dramatique fort discrète. Bazin ne cherche pas à amuser son lecteur par des péripéties nombreuses ; pas d'événements ni de situations riches en rebondissements : "Marie Duvalle n'attendait rien, sauf le laitier" (p. 149). Bazin s'attache aux sentiments de sa protagoniste, dont il présente l'analyse narrative par petites touches : elle vit de sentiments faux. Le milieu où elle vit n'a rien de particulièrement attrayant<sup>20</sup>, et elle est plongée dans l'illusion de changer sa vie ; mais l'orgueil, la faiblesse et aussi la sottise l'empêchent de lutter pour conquérir un bonheur qu'elle s'imagine toujours dépendre uniquement de

<sup>20</sup> "c'était fatigant à force d'être insipide, mais c'était ainsi. C'était ainsi depuis toujours. Époux de série. Parents de série. Destin de série" (p. 152).

circonstances extérieures à elle. Son imagination est pleine de lieux communs : "un voyage à Rome, pour l'Année sainte", "un accident, grave et spectaculaire" ! (p. 153), sa fille aînée "élue Miss Angers" (p. 154), la cadette devenant le "nouveau succès de la Metro Goldwyn" (p. 157)... des rêves bourgeois, médiocres, comme elle-même<sup>21</sup>, déçue par son existence, sans comprendre qu'elle n'aurait sans doute pas été profondément désappointée si elle ne s'était pas persuadée au départ et comme par système de l'insuffisance de son existence<sup>22</sup>. À la fin elle est consciente de son erreur : "C'était elle, Marie, qui avait été absente de cette vie et non l'exceptionnel" (p. 164). Mais le dénouement n'en est pas moins triste car sa faiblesse, lucide, la conduit à râter sa vie pour toujours.

"Jeux de mains" nous propose une autre vue pessimiste de l'existence, plus pessimiste encore - à mon avis - car il situe sa nouvelle dans le monde de l'enfance, un univers qui, en principe, pourrait nous sembler plein de confiance mais que Bazin voit mal fait, absurde et sans finalité, plein de pièges pour l'enfant comme le monde des adultes, dans cette région de l'ouest ; car les enfants agissent "selon les directives du journal paternel" (p. 78) et, par conséquent, ils se plaisent à imaginer un univers de haine et de guerre.

Bazin se plaît à nous présenter des villages en diptyque (basse/haute bourgade)<sup>23</sup> que l'on peut aisément identifier aux mondes populaires et bourgeois respectivement, mondes éloignés l'un de l'autre et, pourtant, unis par un même sentiment de haine qui pousse à vouloir du mal aux autres et à se réjouir du mal qui arrive aux autres. Daudet disait que la haine est la colère des faibles. Mais, chez Bazin, la haine s'exerce justement en sens inverse : les tempéraments forts ressentent une aversion profonde - quelle que soit la classe sociale à laquelle ils appartiennent - contre les tempéraments faibles.

Ainsi, dans "Jeux de mains", les enfants aînés s'attaquent au cadet, ils répètent ainsi le comportement des adultes qu'ils imitent, un comportement qui conduit à la cruauté inconsciente, à la bêtise et à l'injustice, et, en définitive, à la mort. La nature, représentée par le "bois communal" (p. 79), inerte, privé de sentiments, calme, quel rapport a-t-elle avec les jeux des enfants ? le bois est indifférent à ce que les petits ressentent, son existence immobile nous étonne quand dans les enfants le mouvement surabonde :

La tache rose saumon du soleil, à peine visible entre les branches, glissait vers l'ouest. La lumière s'épaississait. Le vent s'était émiété, soufflait plus court, lâchait des milliers de petits rongeurs (p. 85)

<sup>21</sup> "l'ineffable, l'inattendu, l'invraisemblable devaient être souhaités avec prudence" (p. 153) -affirme notre protagoniste- qui -comme son mari, pourtant détesté- croit "qu'on ne se promène pas sans fatigue à travers l'exceptionnel" (p. 154). Elle est bien bourgeoise même si elle abomine de l'être. L'ironie de Bazin s'acharne contre cette petite Madame Bovary.

<sup>22</sup> "Elle n'avait jamais été qu'une rêveuse inerte, une insatisfaite complaisamment installée dans l'insatisfaction" (p. 164).

<sup>23</sup> C'est le cas de "Chapeau bas", "Bouc émissaire" et aussi de "Jeux de mains".

Une seule fois l'enfance est évoquée d'un regard heureux associée à la nature :

leurs prunelles humides, incongelables, défiaient la saison, la fleurissaient malgré elle, sur quatre tons : nielle, bleu de lessive, rouille et vert bouteille (p. 82).

Mais en dépit de son calme et de son indifférence, le monde extérieur existe et ne se laisse pas oublier, prêt à prouver sa réalité et à faire irruption dans le destin des enfants. C'est pourquoi les sentiments des gamins peuvent, dans leur force, lui donner une vie ; ainsi le désir de vengeance de Bicot semble épouvanter la nature :

L'humus, gelé en surface, crevait comme une baudruche sous les pointes des galoches que relevait haut la vivacité des genoux. Quelques bêtes, que n'avait point engourdis l'hiver, s'écartaient en hâte, imprécises et rampantes (p. 86)

Dans d'autres occasions, la nature est associée étroitement aux moindres sentiments des personnages. C'est le cas du père Lormel dans "La poison" : le bois, alors, raconte et analyse autant que le récit, le bois peut se substituer au protagoniste ou, tout au moins, constituer un second récit souterrain et les éléments du bois deviennent de véritables symboles au point que le narrateur s'exclame, à propos de son personnage : "S'il n'avait pas sa forêt..." (p. 105)<sup>24</sup>. Mais, probablement, le cas le plus frappant de symbiose entre la nature et les personnes est raconté dans "La Raine et le Crapaud" où le thème de l'eau, claire mais aussi boueuse, dispose au bonheur de la protagoniste qui "vit de l'eau" (p. 224). P. Moustiers affirme :

Il s'agit d'une œuvre importante: admirable poème en prose quand il est question de l'eau<sup>25</sup>.

et M. R. Albrecht & M. C. Albrecht analysent :

eau - initiation  
eau "mère" éternelle de la fin de la nouvelle  
"La Raine et le Crapaud"<sup>26</sup>

D'autre part, la nature peut jouer aussi un rôle symbolique : dans "La Raine et le Crapaud" la nature est en union avec les sentiments humains :

L'air a déjà cette fragilité nocturne qui porte au loin les confidences (p. 229),

Les animaux flairent les méditations de Reine<sup>27</sup> et le sentiment d'horreur devant le manque de sentiments des humains s'exprime par le froid :

<sup>24</sup> Pour A. M. Novak "Parfois, le personnage bazinique est si bien incorporé dans son milieu qu'il en constitue un élément indétachable, Ainsi, par exemple, l'aspect physique du fameux mycologue fait penser à un champignon" ("Les nouvelles d'Hervé Bazin" in *Hervé Bazin. Actes du colloque d'Angers*, éd. cit., p. 273).

<sup>25</sup> P. Moustiers : *Hervé Bazin ou le romancier en mouvement*, éd. cit., (p. 114).

<sup>26</sup> "Le sentiment de la nature dans les œuvres d'Hervé Bazin" in *Hervé Bazin. Actes du colloque d'Angers*, éd. cit., (p. 172).

<sup>27</sup> "Un chat-huant devine sa pensée" (p. 231).



Une chauve-souris passe, zigzaguant sur son aile de peau... Oui, vraiment, Reine s'en rend compte pour la première fois de sa vie, elle a froid dans l'eau ; elle se sent frôlée par elle ne sait quelle horreur, plus molle, plus répugnante que ces longues couleuvres, gavées de grenouilles, qui ondulent à contrecourant et s'entortillent parfois autour de ses jambes (p. 230)

Dans "Jeux de mains", pour sa part, la nature présage, révèle ce qui va se passer :

Le vent redoublait pourtant, aiguisait ses couteaux sur la glace des ornières laissées par les charrois de bois en grume (p. 82)

En effet le couteau n'est plus ici une image banale mais annonce, symboliquement, la mort des gosses :

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase, ni même celui de voir le fulgurant soleil qui s'allumait à l'intérieur du blockhaus. Un éclat lui coupait en sifflet trachée artère et carotide. Gamichel s'effondrait, les genoux broyés. Torain portait les mains à son ventre d'où dégoulaient ses boyaux, fumants et bleuâtres. Seul le vainqueur put faire quelques pas, réussit à sortir du fortin. Mais il s'affaissa dehors contre le mur de ciment et se mit à râler, assis, tandis que de son front crevé commençait à sourdre ce mélange de cervelle et de sang qui lui nappait le visage et se transformait peu à peu en une couche de glace rose (pp. 94 - 95)

Est-ce là le dernier mot de Bazin ? Non. La haine qui fait agir avec tant d'assurance est condamnée dans plusieurs des textes cités<sup>28</sup>. Ce moi collectif haineux, avec un cœur insensible, incapable de culpabilité, incapable de gratitude, figé dans ses préjugés, sera puni par des personnages qui font tête à ces circonstances négatives. Ces personnages sont petites gens, simples au grand cœur, personnages de l'amour, souvent laids, handicapés mais dont l'âme reflète la beauté totale. A. M. Novak affirme, et je partage son avis :

Les héros baziniques montrent cette fois-ci une extrême fragilité de cœur, une compassion, une force qui fait qu'ils ne se replient pas sur eux-mêmes, ni sur leur propre destin, souvent cruel, mais, dans l'action, s'ouvrent aux autres<sup>29</sup>

Nicolas et Marie dans "Chapeau bas", Gabriel et M. Lambrusque dans "Bouc émissaire", l'aveugle dans "La Clope", Louis dans "Le grand méchant doux", Reine dans "La Raine et le Crapaud" font front à la méchanceté de l'entourage et nous pouvons conclure que les nouvelles d'Hervé Bazin sont des nouvelles à thèse, des nouvelles à portée sociale contre l'hypocrisie, la bêtise, l'inconscience et l'injustice étalées dans sa région<sup>30</sup>.

<sup>28</sup> A. M. Novak affirme: "nous observons la défaite de la haine" ("Les nouvelles d'Hervé Bazin" in, *Hervé Bazin. Actes du colloque d'Angers* éd. cit., p. 271).

<sup>29</sup> *Ibidem*, (p. 271).

<sup>30</sup> P. Moustiers n'aime guère ces dénouements : "C'est la morale de Victor Hugo. Les humbles, les déshérités, les monstres comme Gwynplaine ou Quasimodo ont du cœur, à la différence des nantis, aux traits avantageux" et il continue : c'est un "manichéisme-mélo" in *Hervé Bazin ou le romancier en mouvement*, éd. cit., (pp. 114 et 185 respectivement).

En conclusion, la nature n'est pas seulement décor. Elle est intimement liée à l'action. Elle conduit le lecteur à la connaissance des caractères et l'impression que Bazin veut nous créer est claire : dans la région de l'ouest, lieu clos, étouffant, il y a les personnages de l'amour et les personnages de la haine. Les personnages de l'amour luttent contre la malveillance de l'entourage ; les personnages de la haine sont, le plus souvent, punis. Bazin n'est pas impersonnel, il veut porter témoignage et il répand sa tendresse, son ironie sur ses créatures<sup>31</sup>. Les personnages, les situations, le décor des nouvelles sont écrits avec ce qu'il faut d'hyperbolique pour en faire des symboles, pour répondre aux exigences du genre aussi. Reste à savoir si les personnages auraient pu s'appeler d'une autre manière ou l'action se passer dans l'est ou le midi et l'histoire demeurer la même : la pitoyable nature humaine. Mais un travail comparatiste dépasserait les limites de cette communication. En tout cas d'autres écrivains de l'ouest - Flaubert, Villiers de l'Isle-Adam, Maupassant... - semblent spécialement doués pour représenter dans leurs ouvrages la méchanceté, la faiblesse de la chair, les préjugés, la rancune, la maladie, l'égoïsme des instincts de la vie provinciale, et appliqués - d'autre part - à ajouter à tout cela la poésie de la terre.

**Marta GINE JANER**

*Université de Lérida*

---

<sup>31</sup> Je suis de l'avis de C. Marcé & M. P. Séité : "le masque tombe et la sensibilité de l'auteur se laisse voir. Cet abandon, Hervé Bazin l'éprouve sans réserve lorsqu'il évoque la nature et plus particulièrement l'univers de prédilection que représentent pour lui les provinces de l'Ouest, Bretagne-Sud et Vendée" (*Hervé Bazin*, éd. cit., p. 44).